

Osez le Féminisme!

Le Journal

n° 53, octobre 2019

DOSSIER:
**LE SYSTÈME
PORNOCRIMINEL**



Edito

Pour ce numéro 53, le journal d'Osez le Féminisme! inaugure une nouvelle rubrique: « Féministes Lesbiennes ». Le regard situé des lesbiennes permet de penser l'imbrication des oppressions dans une démarche intersectionnelle: la lesbophobie est ainsi une discrimination dans laquelle sexisme et homophobie se cumulent et se renforcent. Cette rubrique est bienvenue particulièrement au moment où l'hétéronormativité s'invite dans les débats concernant la PMA pour toutes. L'universalisme de notre combat féministe ne veut pas dire « toutes identiques » mais au contraire, rappelle que les droits des femmes sont indaliénables, ce qui nécessite de lutter contre les discriminations qui sont faites à toutes les femmes, dans leurs spécificités. Dans ce journal, est ainsi analysée la violente lesbophobie du système porno-criminel, sujet de notre dossier.

Et parce que les mots sont importants, le dossier sur la pornographie s'intitule: système porno-criminel. Imposer une pénétration sexuelle par la contrainte (de l'argent, du proxénète, du contrat, du pornocrate) est une violence sexuelle. C'est tout l'enjeu de notre dossier qui fait suite au vote de la nouvelle charte des valeurs d'Osez le Féminisme! en juin dernier, qui réaffirme notre abolitionnisme: du système prostitueur et du système porno-criminel. Enfin, en cette rentrée 2019, Osez le Féminisme! lance une campagne #WAGONSANSCOUILLON pour lutter contre le harcèlement sexiste et les violences sexuelles dans les transports. Résultats de notre enquête le samedi 19 octobre !

DANS CE NUMÉRO :

DROIT À L'IVG EN DANGER

#WAGONSANSCOUILLON

**ET SI LE FÉMINISME
NOUS RENDAIT HEUREUSE ?**

**RENTÉE SCOLAIRE
ET CHARGE MENTALE**

Osez le Féminisme!

MONDIAL DE FOOTBALL 2019

Ce tournoi, qui a offert une visibilité inédite au football féminin, a été celui de tous les records : plus d'un milliard de téléspectateur.ices, près de 58 000 personnes en stade pour la finale, dix unes de L'Equipe... Mais la co-capitaine américaine Megan Rapinoe est lucide sur ce qui manque au football féminin : « de l'argent, de l'argent et encore de l'argent. » Le patron de la Fifa l'aurait-il entendue ? Il vient en tout cas d'annoncer une dotation de 60 millions de dollars accordée aux nations (contre 30 en 2019) pour le prochain mondial de 2023. Autre pomme de discorde : les revers de la médiatisation. Avez-vous remarqué que les joueuses françaises avaient les cheveux longs attachés ? Selon la sociologue Catherine Louveau, autrice de *Sciences Sociales et Sport* en 2012, « La question des cheveux longs, de source sûre, c'est une recommandation des hautes instances », car il faut montrer des joueuses féminines pour être médiatisée. Franchement, les féministes n'en ont rien à foot des coupes de cheveux ; ce qu'elles veulent c'est plus de *fair pay* !

Maya Forbin

CORÉE DU SUD #NOMAKEUP

En Corée du Sud, la florissante industrie cosmétique s'inquiète. Des jeunes femmes ont accouché d'une nouvelle contestation : excédées, elles décapitent leurs rouges à lèvres, écrasent blush et autres poudres et filment ces autodafés cathartiques pour en inspirer d'autres. Elles rejettent ainsi les normes de beauté imposées par le pays, n°1 mondial de la chirurgie plastique avec 1/3 des jeunes femmes tranchées au bistouri. Cha Ji-won, étudiante, est harcelée pour sa participation active sur son vlog *Korean womyn* au mouvement « Échappons au corset », et se bat contre une société qui valorise la beauté, qui plus est selon des critères masculins. Elle refuse de capituler et promeut le gain de temps, d'argent et de confort offert par sa sécession. « Ce mouvement a non seulement pour but de contester l'objectivation sexuelle des femmes, » explique Lee Na-young, professeuse en études féministes à l'université Chung Ang de Séoul, « mais aussi de mettre fin à la subordination des femmes par les hommes. »

Harmony

IL Y A URGENGE FÉMINISTE POUR LES HÔPITAUX

La colère monte au sein des services hospitaliers français. La rue se remplit de multiples revendications : l'arrêt des fermetures de lits, une augmentation des rémunérations, de meilleures conditions de travail. Ce manque de moyen est le résultat de la casse des services publics opérée depuis ce début de quinquennat. Le libéralisme, en se désengageant de l'État, a alors un impact direct sur le droit des femmes. Nous observons depuis plusieurs années des coupes budgétaires des services qui pratiquent les interruptions volontaires de grossesse, notamment. Le risque de fermeture s'accroît alors. Aujourd'hui 82% des IVG sont pratiqués au sein des établissements de santé et ainsi, 68% dans des structures publiques. L'accès libre et gratuit de cette pratique à toutes les femmes, quelle que soit l'origine sociale, est alors mis en péril. Défendre son service public, c'est défendre les usagères, mais aussi le personnel soignant, en majorité des femmes. C'est aussi ce que questionnera la réforme des retraites...

Claire Jacquin

UNE GRÈVE DE TOUTES LES LUTTES

« Nous sommes humiliées, surexploitées, harcelées, violées. Nous voulons la dignité, le respect. Nous sommes des femmes qui saignons. Soutenez-nous. » Il y a deux ans, un ancien directeur de l'hôtel IBIS Batignolles a violé en toute impunité une employée. Selon les syndicats sur place, l'agresseur profiterait même de l'avocat de l'établissement pour sa défense, alors même que la victime, elle, est abandonnée. Alors que le chiffre d'affaire du groupe ACCOR ne fait qu'augmenter, les salariées sont sous-payées et subissent des violences intolérables. Elles sont payées à la tâche et doivent effectuer 3 chambres et demie par heure dans des conditions indignes ! À l'heure du dumping social si valorisé par cette société capitaliste, ce sont encore les femmes, salariées de la sous-traitance qui en sont les premières victimes. Victimes du grand capitalisme, de l'exploitation au travail, des violences masculines, du racisme, ces sœurs de lutte sont nos héroïnes, des modèles. Elles nous inspirent et sont en grève depuis le 17 juillet 2019.

Claire Jacquin

« DROIT À L'IVG : LE CORPS DES FEMMES EST LE CHAMP DE BATAILLE DU PATRIARCAT »

En 2019, il est toujours possible d'avorter en France. Mais pour combien de temps ? Depuis plusieurs mois, ce droit, acquis il y a 44 ans, tient bon et ne rompt pas devant les forces employées par ses détracteurs pour le faire disparaître.

Des entraves à la liberté d'avorter en France ?

Dans le contexte conservateur de l'époque, on peut continuer à saluer l'acharnement de Simone Veil et de ses collaboratrices pour que les femmes puissent enfin disposer de leur corps. En 2019, ce concept n'apparaît-il pas dépassé ? Malgré tout le bon sens possible, la réponse demeure impassiblement non. Dans cet environnement toujours conservateur, les panégyristes de la clause de conscience ne faiblissent pas. L'article R4127-47 du code de santé publique reste ainsi l'écrin doré d'une clause superfétatoire qui continue de prétendre que l'IVG est un acte particulier. Le corps médical dans sa grande majorité manifeste son opposition à l'abolition de ladite clause. Que peut-on y voir d'autre qu'une volonté toujours plus accrue de s'approprier le corps des femmes ? Si la Ministre de la Santé a commandé un état des lieux sur l'invocation de la clause de conscience sur le sol français, la question demeure sans réponse depuis septembre dernier. D'ailleurs, les pouvoirs publics continuent de rendre ardue la défense de ce droit. La disparité territoriale n'a de cesse de s'accroître. Les maternités ferment, les centres de santé où sont pratiqués les IVG aussi. Aujourd'hui, le nombre d'IVG pratiqués en dehors d'un centre hospitalier est en constante augmentation. La raison ? La plupart des femmes résident à plus d'une heure d'un lieu spécialisé. Contraint de se rendre à l'évidence face aux détracteurs toujours plus nombreux, le gouvernement a mis en œuvre une loi pénalisant le délit d'entrave numérique en 2017. Depuis 2013, les groupes « anti-IVG » n'ont de cesse de grandir. Légitimés par la montée des populismes en Europe, ces extrémistes religieux continuent d'acquiescer visibilité et pouvoir. Et, du coup, la culpabilisation des femmes continue, leurs corps demeurent à disposition de tous sauf d'elles-mêmes.

Spotlight autour du monde.

On ne peut que constater, de manière alarmante, que les droits des femmes sont globalement en régression. En particulier, le choix des femmes d'avoir recours à l'avortement. Ainsi, dans le monde, un avortement sur deux est illégal. Toutes les 9 minutes, c'est une femme qui décède en raison d'un avortement pratiqué dans la clandestinité.



Aux Etats-Unis, certains Etats, comme le Texas, ont mis en œuvre des mesures législatives punitives envers les femmes qui oseraient avorter. Depuis décembre 2016, une femme ayant eu recours à l'IVG se voit dans l'obligation d'enterrer son fœtus. Les USA, sous l'égide d'un homme qui veut du mal aux femmes, continuent de déposséder les femmes de leurs droits et de leurs corps.

Actuellement, en Amérique latine, seuls trois pays – l'Uruguay, la Guyane et Cuba – autorisent les femmes à avorter. Pourtant les femmes n'ont de cesse de revendiquer leurs droits. Si les manifestations mémorables organisées par les Argentines ont défrayé la chronique, le Parlement est demeuré sourd à leur appel. En Amérique centrale, aucun Etat n'autorise le recours à l'IVG. La législation y est d'ailleurs particulièrement restrictive comme au Salvador où deux jeunes femmes ont été emprisonnées pour homicide à la suite de leurs fausses couches.

Nous n'avons donc pas fini de réclamer le droit de disposer librement de notre corps et celui de nos sœurs. Nous continuons de souffrir dans l'indifférence générale. Certaines d'entre nous continuent de mourir. Viendra le temps où les femmes vaincraient le patriarcat, en attendant, la mobilisation continue.

Charlène

OLF EN ACTION!

CONTRE LES VIOLENCES MASCULINES DANS LES TRANSPORTS

100%, des femmes utilisatrices ont déjà été victimes de violences masculines dans les transports, selon un rapport du HCE de 2015. 5 ans après la campagne #tackbackthemetrol, les violences masculines dans l'espace public ont-elles reculé? Quelles solutions ont été mises en place? Nous lançons en cette rentrée une campagne, #Wagonsanscouillon, pour en savoir plus et porter de nouvelles revendications.



À l'occasion de la 1ère ouverture nocturne du métro parisien le samedi 14 septembre, les militantes d'Osez le féminisme! ont investi les couloirs du métro pour y distribuer des autocollants #WAGONSANSCOULLON et sensibiliser les usagères des transports. Dans les transports en commun, comme dans la rue, les agresseurs et harceleurs sexistes et autres « relous » ou « frotteurs » y sévissent massivement. Mais « frotteur » est un terme à bannir, minimisant et banalisant les violences: quand un homme « frotte » son pénis contre une femme profitant de la promiscuité dans les transports, il est coupable d'agression sexuelle passible jusqu'à 5 ans de prison et 75000€ d'amende! L'impunité des agresseurs est massive, malgré l'arsenal législatif actuel assez complet: agression sexuelle; harcèlement sexuel, défini comme le fait d'imposer une pression grave dans le but d'obtenir un

acte sexuel (2 ans et 30 000€); exhibition sexuelle, par exemple masturbation en public (1 an de prison et 15000€); menace (6 mois et 7500€); injure publique en raison du sexe (6 mois et 225 00€). En 2018, est introduit un nouveau délit d'« outrage sexiste » (contravention) pour pénaliser les propos à connotation sexiste ou sexuelle, les sifflements... Si cette introduction de « l'outrage sexiste » peut sembler à priori une bonne idée, en réalité, il est aujourd'hui utilisé par certains tribunaux pour déqualifier des faits graves d'agressions sexuelles et le bilan est faible: 713 contraventions délivrées seulement.

Nous revendiquons le droit de toutes les filles et les femmes à utiliser les transports en commun en sécurité, à traverser et occuper l'espace public sans qu'un « couillon » vienne nous menacer, insulter, harceler, agresser. Nous lançons donc une grande

enquête #WAGONSANSCOULLON pour que chacun.e puisse raconter, comme victime ou témoin, la prévalence des différentes violences, et l'efficacité (ou pas) des dispositifs actuels. Le samedi 19 octobre, pour la 2ème ouverture nocturne du métro parisien, nous publierons ces résultats inédits. Nos militantes ont écrit également une série passionnante d'articles sur le sujet, à retrouver sur notre webzine. Tout cela nous permettra de construire des revendications claires en direction en particulier des régies de transports ou des pouvoirs publics. Pour que recule le harcèlement sexiste et les violences sexuelles dans les transports!

**Participez à notre enquête: www.osezlefeminisme.fr/transports
Lisez nos articles sur les transports: www.feministoclic.olf.site**

Céline Piques

LE GRAND MOT

L'appellation "Muse" fut reprise dès le XIXe siècle de la mythologie grecque par des artistes parlant de leur "source d'inspiration" féminine. Mais bien loin des 9 Matrones aux Arts, La femme, muse, inspiratrice, mais passive, parfois érotisée, toujours objet de contemplation de l'artiste masculin symbolise la condition de la femme prisonnière du regard masculin qui la cantonne dans son rôle de potiche, d'objet du désir, voire la cible de violences masculines, mais jamais comme l'égale. Souvent elles-mêmes artistes, peu sont celles qui réussissent à se faire un nom et à sortir de l'ombre où leur "maître" les maintenait. Ainsi Manet modifiait les tableaux de Berthe Morisot. Gauguin commettait des violences pédocriminelles contre les jeunes Tehura et Pau'ura sous emprise, violences ayant une évidente dimension coloniale et raciste. Le grand écart d'âge pouvait également renforcer l'ascendance qu'ils avaient sur elles, comme Rodin sur Camille Claudel, qui finira sa vie internée. Pour rendre femmage à ces grandes dames de notre matrimoine, racontons leurs histoires, comme celle de la photographe et peintre Dora Maar, surnommée "la femme qui pleure" suite aux portraits de Picasso, qui était une artiste fabuleuse, invisibilisée par celui-ci.

Anne Ronco

LES MUSES

DOSSIER :

LE SYSTÈME PORNOCRIMINEL



SOMMAIRE

P. 6 | LE SYSTÈME PORNOCRIMINEL : UN SYSTÈME DE VIOLS FILMÉS TARIFÉS

P. 7 | ZOOM : L'INDUSTRIE PORNOCRIMINELLE : QUAND LA TORTURE DES FEMMES RAPPORTE

P. 8 | PORNOGRAPHIE : LA PROPAGANDE PRO-VIOL

P. 9 | ZOOM : LÉGITIMATION DES IMAGINAIRES RACISTES

P. 10 | LE PORNO FÉMINISTE : UNE ALTERNATIVE ENVISAGEABLE ?

Le système pornocriminel, arme de guerre gynocidaire contre les femmes et les enfants, légitimise et perpétue les viols tarifés filmés. Comme le système prostitueur, nous en réclamons l'abolition. Ce sont les plus vulnérables dans nos sociétés qui sont les victimes du système pornocriminel, celles qui se trouvent à la croisée de multiples systèmes d'oppression : patriarcal, capitaliste et raciste. L'érotisation des violences masculines, de la pédocriminalité, de la lesbophobie par le système pornocriminel contribue au renforcement du patriarcat. Ce sont ces analyses inédites que nous vous proposons de découvrir dans ce dossier.

vont verrouiller le secret sur ce que signifie réellement être une femme dans le système pornocriminel, et à propos des raisons amenant à en faire partie: la précarité, l'emprise, les mécanismes psychotraumatiques. Ici, tous les actes de pénétration sexuelle sont commis par contrainte.

La violence: La pornocriminalité constitue un système d'impunité, de promotion et de déploiement des violences sexuelles, des hommes contre les femmes. L'étude de Bridges (2010) montre, après une analyse de 50 films pornocriminels sélectionnés parmi les plus populaires, à quel point ces films contiennent et propagent des scènes de violences verbales et physiques contre les femmes (dans respectivement 48,7% et 88,2% des 304 scènes analysées). Ces violences sont aggravées par la présence d'une caméra sur les lieux des viols collectifs, caméra étant extrêmement dissociante pour les femmes et les filles durant une situation sexualisante. Ces violences sont décuplées puisque non seulement commises par les violeurs-acteurs, mais également par tous les agresseurs impliqués sur le plateau, porno-voyeurs, sans oublier les violeurs par substitution derrière leurs écrans d'ordinateurs, ceux-ci étant à l'origine et responsables de la demande. Ici, tous les actes de pénétration sexuelle sont commis par violence.

La misogynie entraîne la misogynie

Il est urgent de se positionner pour défendre les droits humains des personnes esclaves du système pornocriminel, et de s'interroger sur l'origine, la racine, des viols tarifés filmés: pourquoi ces violences existent-elles et à qui leur

acceptation profite-elle? L'érotisation des conséquences psychotraumatiques des violences sexuelles masculines contribue par essence à une mise sous emprise globale des femmes et des filles, colonisées. Les porno-violeurs font la promotion des violences masculines, propagande don-

nant des armes à tous les autres agresseurs, notamment en empêchant femmes et filles de différencier excitation sexuelle issue d'un véritable désir libre et éclairé, et excitation génitale traumatique. La pornographie, système de viols tarifés filmés est une arme de guerre des hommes contre les femmes et les filles, contre laquelle lutte Osez Le Féminisme! Il nous faut penser aux jeunes enfants exposés en moyenne dès 11 ans à la violence

Mais, surtout, il nous faut penser aux femmes et filles directement victimes des porno-violeurs

banalisée véhiculée par la pornographie. Aux garçons apprenant que c'est cette violence qu'ils doivent aimer et réclamer. Aux filles, sidérées, forcées de considérer ces actes comme ceux d'une sexualité désirée. Il est impératif pour les filles et les femmes de pouvoir s'écouter elles-mêmes et de s'incarner pleinement, donc d'être libérées de tout regard extérieur rendu invasif par la présence d'une caméra, d'un appareil photo, de l'omniprésence de films pornographiques sur internet et dans le quotidien. Mais, surtout, il nous faut penser aux femmes et filles directement victimes des porno-violeurs, et faire de la lutte contre le système porno-criminel une priorité de notre combat féministe.

Merci à L. N. pour ses mots justes et ses analyses précieuses.

Juliette Mercier

ZOOM

L'INDUSTRIE PORNOCRIMINELLE: QUAND LA TORTURE DES FEMMES RAPPORTE

28 258, c'est le nombre de personnes qui visitent un site à caractère pornographique toutes les secondes. L'un des vingt-cinq millions de sites présents sur la toile. En France, 8 utilisateurs d'internet sur 10 visionnent ce genre de contenu. La question demeure de savoir ce que vaut ce système, basé sur l'aliénation sexuelle, en termes financiers. 10 milliards de dollars c'est ce que rapportent les productions pornographiques aux Etats-Unis, pays producteur de 90% des contenus. La France n'est pas en reste avec des revenus annuels de 200 millions d'euros. Les maisons de production de contenus pornographiques ne sont pas seules à en tirer profit. En effet, 14% du chiffre d'affaire de la société Canal + provient de sa programmation dite « du soir ». Cependant, bien que cette « industrie » continue d'être en pleine expansion, ces revenus ne bénéficient évidemment pas aux personnes contraintes sexuellement par celle-ci. Si certaines sources parlent d'une fourchette comprise entre 700 euros à 2 500 euros par tournage (dont la durée varie de quelques heures à plusieurs jours) la réalité est drastiquement différente. Dans un article pour Rue 89, une jeune femme témoigne d'un salaire mensuel d'à peine 500 euros pour les tournages, alors que les crimino-producteurs vont continuer à utiliser et tirer profit de son image 30 années durant.

Charlène

PORNOGRAPHIE : LA PROPAGANDE PRO-VIOL

« *Ma vie n'est pas ton porno!* » C'est un des slogans excédés qui ont fleuri en 4 ans de manifestations féministes en Corée du Sud, titre du documentaire de la réalisatrice Youjin Do. Se réunissent par dizaines de milliers des femmes qui se tondent les cheveux sur scène et vomissent leur dégoût et leur rage en poèmes autobiographiques pour exiger qu'enfin justice leur soit rendue. La raison de ce ras-le-bol? Les molka, caméras-espion dissimulées par des hommes dans les lieux publics, d'aisance et jusque dans leurs chambres par des petits amis pour violer leurs moments d'intimité, s'en repaître et les vendre.

Si, horrifiées par ce cauchemar orwellien, vous vous rassurez à l'idée que sévit en Corée un micro-climat restreint à ses frontières, détrompez-vous. Ces vidéos prises par des Coréens sont mises en ligne, achetées, téléchargées dans le monde entier sous les étiquettes d'up-skirting ou de « porno coréen ». L'Enfer panoptique des Coréennes est le support masturbatoire du voyeur occidental friand d'exotisme comme celui des pays asiatiques.

Ce qui en 2018 a remis le feu aux poudres du mouvement anti-porno sud-coréen est l'hypocrisie de la police. Quand les femmes portent plainte, on leur dit qu'il n'y a rien à faire. Or, lorsqu'en séance de pose, un modèle nu gêne par son comportement sexuel, une femme filme cet épisode d'exhibitionnisme et fait circuler la vidéo sur Internet: il porte plainte; elle est condamnée. La vidéo est traquée, effacée. Les Coréennes ont alors eu confirmation qu'une répression de ce porno proliférant est possible. Mais aussi que les autorités comprennent la violence et l'humiliation qui est faite uniquement quand la cible est un homme!

Même un agresseur sexuel en plein délit, filmé par sa victime!

Vivons-nous dans un autre univers? La mondialisation du porno le dément, quand les criminels sexuels partagent librement leurs combines et trophées de chasse pornographiques sur la toile. De plus en plus de filles et femmes font les frais de « pornodivulgateur », traduction euphémique bancaire du revenge porn: d'ex-petits amis publient par représailles les images déshabillées, sexualisées de celles qui ont eu le cran de les quitter. Si la riche femme d'affaires Paris Hilton a pu gagner son procès il y a 16 ans contre le producteur Rick Salomon pour la vente et diffusion de leur sex-tape et reverser les dommages et intérêts à des associations caritatives, la plupart des victimes n'ont pas les moyens d'endiguer l'avalanche d'humiliations qui les ensevelit. Le harcèlement en meute des voyeurs qui s'y greffe en conduit plus d'une au suicide.

Face à ce constat, tenter de déterminer si les images ont été extorquées avec ou sans le « consentement » des filles et femmes piégées est une préoccupation dépassée, dérisoire. Focaliser d'un œil myope sur cette distinction masque le point commun: de la part des pornographes, que l'acte de diffusion soit immédiat ou différé, il s'agit in fine d'exposer l'intimité de leurs proies, détruire leur réputation, leur image de soi comme personnes dignes d'être respectées dans leur intégrité, et tirer de l'excitation sexuelle de leur humiliation collective.

Nous n'en serions pas là si ne pesaient pas sur nous des siècles de culture voyeuriste et des décennies d'industrialisation du porno. Combien penseraient à filmer leur compagne nue, au lieu de s'occuper à lui donner du plaisir, s'ils n'avaient pas été formatés à voir les films pornos comme source première de jouissance? Combien se masturberaient sans honte sur l'intimité d'inconnues ou de proches si leur « droit » à outrepasser le droit à l'intimité des femmes n'était consacré par leur accès légal au reluquage de leur nudité et de

규탄시위



광화문역

leurs rapports sexuels? Telle est l'évidence qu'on n'a plus le droit de penser dans une société qui sans cesse la piétine : autoriser à violer l'intimité d'autrui est le pas décisif vers l'autorisation à violer autrui.

Si l'on comprend que le viol d'intimité est au cœur du dispositif pornographique, l'escalade de violence du porno actuel cesse d'être un mystère. Ce n'est pas une perversion fortuite d'un divertissement à recadrer. C'est l'aboutissement, par effet domino, de sa nature, telle que l'a exposée la sociologue féministe Diana E. H. Russel dans *Making Violence Sexy* : une représentation d'actes sexuels maltraitants et avilissants, vouée par propagation à pousser plus loin le seuil de tolérance public aux violences sexuelles. Il suffit d'écouter les artistes qui entrent en pornographie pour qu'ils le confirment. Se félicitant du caractère « transgressif » de leur démarche, ils s'attendent à ce qu'on les en applaudisse en oubliant que « transgresser »

est le synonyme abstrait de « violer ». Ceux qui ne se piquent pas d'art sont plus directs dans leur discours : ils « niquent », « défoncent », « démolissent », « martèlent », « explosent »... Ils violent.

Le viol est omniprésent dans le porno, car la pornographie est le genre dédié à l'érotisation de la violence, à la célébration du viol et au partage d'astuces pour le commettre en toute impunité. Cela va du viol psychologique, qui trahit la confiance de celle qui a consenti à la création d'images intimes en les exposant aux yeux de tiers, jusqu'au viol au

sens plein, crime défini par la loi comme « tout acte de pénétration sexuelle » commis « par violence, contrainte, menace ou surprise. » Quand des moyens technologiques de captation et diffusion ultra-performants sont à disposition des pornographes et que leurs commanditaires exigent sans cesse d'augmenter le niveau de violation afin de recharger leur shoot de jouissance sadique, ils glissent d'une transgression à l'autre. D'où les rubriques et mots-clés

de leurs sites aux noms, souvent acronymiques, de sévices, de lésions ou de catégories de victimes.

Pour rompre avec cette propagande pro-viol et son effet de tolérance à la gradation de la dégradation, il est urgent d'appeler un chat un chat, un viol un viol, chaque violence pour ce qu'elle est, sans égard pour ceux qui la nient parce qu'ils la trouvent « sexy ». Plus de deux poids deux mesures, plus de mise à l'envers. On ne tolérera plus la culpabilisation de ceux qui braient aux « censures liber-

ticides » alors qu'ils bouchent l'horizon de nos sexualités. Pour entamer ce chemin vers la reconnexion à nos sensations et ressentis légitimes, répétons à voix haute et assomilons en douceur cette simple phrase d'Andrea Dworkin : « J'ai cessé de croire que la torture d'un homme en prison est pire que la torture d'une femme dans un lit. »

Harmony

ZOOM

LÉGITIMATION DES IMAGINAIRES RACISTES

Sur la majorité des sites pornographiques, les pornocriminels classent les femmes dans des catégories profondément racistes et coloniales, et leur attribuent des spécificités en fonction de leur origine ethnique, réelle ou supposée. Ils sexualisent les femmes sud-américaines, animalisent les femmes noires en les associant à la vie sauvage et considèrent les femmes dites « asiatiques » dociles et soumises par nature. Les clichés sont ancrés dans le système pornographique, où les agresseurs réduisent les femmes à des sous-catégories censées satisfaire leur besoin, et réutilisent les codes du racisme pour les rabaisser encore plus. Les femmes maghrébines, notamment marocaines, sont dénigrées, traitées de « beurettes » et réduites à l'exotisme. On réalise à quel point les imaginaires racistes du quotidien sont non seulement présents mais exacerbés dans ce système, incitant les hommes à s'en servir et à les propager. Croire qu'il n'y a aucune reproduction de ces schémas dans la vie réelle est un leurre, et on assiste ici à une imbrication de ces systèmes d'oppression, et donc à leur aggravation. Mettre fin au système pornocriminel, c'est en finir avec des agresseurs qui se nourrissent des oppressions misogynes, racistes, classistes, et les perpétuent...

Juliette Olivier

LE PORNO « FÉMINISTE », UNE ALTERNATIVE ENVISAGEABLE ?

Au delà des bonnes intentions, le porno « féministe » est-il une solution pour lutter contre le système porno-criminel ?

Pourquoi le féminisme validerait le système pornographique qui n'est qu'un des maillons de l'aliénation des femmes, quand bien même celui-ci serait-il estampillé féministe ?

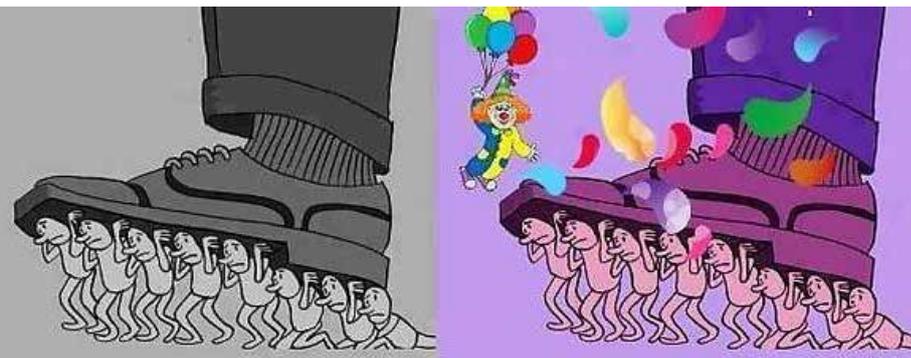
Qu'est-ce que le porno « féministe » ?

Le porno féministe serait une alternative aux films dominants (les « tubes » avec leurs centaines de milliards de connexions permettant un accès gratuit à des contenus sexuels) et mettrait en avant le plaisir féminin et le « consentement ». Le but de ce format serait de briser les stéréotypes et le schéma habituel des vidéos issues des tubes (comportant toujours les mêmes pratiques filmées dans le même ordre et centrées exclusivement sur le plaisir masculin). Le porno féministe permettrait également de représenter une diversité des corps et de la beauté, d'émanciper les femmes à travers la réappropriation du système pornographique et la mise en scène sexuelle de soi qui viendraient renverser la situation en se focalisant sur les femmes et le plaisir féminin.

Pourquoi le porno ne peut-il pas être féministe ?

Cette démarche peut sembler relever de l'évidence et promouvoir l'égalité et l'émancipation des femmes. Cependant, la réalité en est toute autre... Les pornographes « féministes » bénéficient d'une très large couverture médiatique. Tout est fait pour promouvoir un porno branché, libérateur et dans l'air du temps. Pourtant, même ses plus farouches partisans se contredisent en mettant en évidence que le porno incite à la performance, à une course vers la popularité (ou plutôt du profit?). Elles reviennent sur le fait qu'il

ne peut être vendeur que s'il est « mis en scène » (et donc tout sauf naturel). Toutes insistent sur le caractère indélébile de son image numérique qui, quoiqu'il arrive, laissera une trace tant sur le plan de la diffusion de l'intimité de la personne que sur le plan psycho-affectif. Cette ambivalence dans les discours libéraux pro porno est révélatrice de l'arnaque que représente l'autonomisation des femmes par la représentation sexuelle de soi : la personne filmée (ou photographiée) répond de fait aux attentes des autres. De plus, son image est appropriée par des personnes tierces et par qui-conque utilisant Internet. La personne « consent » à être photographiée ou filmée (afin de lutter contre une précarité financière et affective) mais elle n'est absolument pas dans une démarche de désir libre et éclairé. En quoi le fait de s'exposer sexuellement sur Internet, donc au monde entier, est-il bon pour qui que ce soit ? A qui profite alors le porno « féministe » ? Aux proxénètes qui continuent à s'enrichir sur des actes sexuels non désirés, des viols filmés et aux agresseurs en demande d'images violentes. Preuve que la majorité des personnes visionnant de la pornographie reste des hommes, complices de ce système de proxénétisme, le porno féministe est vu essentiellement par eux. Dans ces vidéos, qui au final ne servent que le plaisir masculin, les femmes restent hypersexualisées, sans personnalité et sans individualité propre. Pourquoi le féminisme validerait le système pornographique qui n'est qu'un des maillons de l'aliénation des femmes, quand bien même celui-ci serait-il estampillé féministe ? Il est donc nécessaire de rappeler l'importance du féminisme radical qui prône l'abolition du système prostitutionnel et pornographique afin de garantir une réelle liberté des femmes. Il est également essentiel de dénoncer le porno « amateur » (cf Jacqie et Michel) qui reprend tous les codes de celui dit « professionnel », en ce que les violences masculines extrêmes contre les filles et les femmes qui sont filmées sont les mêmes et de manière générale, de garder un regard critique sur la représentation du nu (surtout s'il est diffusé sur le net).



MÉMOIRES DE LUTTES, L'HÉRITAGE D'ANDREA DWORKIN

Une émission de radio intitulée « Le porno peut-il être éthique ? » est passée il y a peu sur les ondes. La question était posée le plus sérieusement du monde, y étaient conviées entre autres une réalisatrice de « pornographie féministe », Olympe de G., qui se targuait d'essayer de faire une pornographie « qui fasse du bien » tant aux spectateurs qu'aux acteurs. La « pornographie féministe » serait-elle la nouvelle ligne de défense des pornographes ? Le puissant lobby de la pornographie, qui ne semble pas craindre les oxymores, la met en avant, comme il l'a fait autrefois aux Etats-Unis avec la liberté d'expression pour mieux légitimer ses profits. La stratégie des pornographes a bel et bien évolué, elle consiste à prétendre se soucier du plaisir féminin, qu'en est-il ?

En 1986, Andrea Dworkin, écrivaine et militante féministe, était entendue en tant que témoin par la commission sur la pornographie du Ministre de la Justice, elle avait décrit ce qui se passait dans la pornographie d'alors, en se basant sur des témoignages de survivantes. Elle raconte comment de véritables viols y étaient déjà filmés et vendus, elle dénonce le racisme de la pornographie, les actes de torture qui y étaient perpétrés, l'humiliation des femmes dans cette industrie. Elle dit la vulnérabilité de ces femmes, souvent d'anciennes victimes d'inceste ou fugueuses captives de proxénètes. Elle pointe l'utilisation de la pornographie par les clients de prostituées, ou à des fins de harcèlement. Pour préciser le contexte, les années 70-80 ont vu le succès de magazines comme Playboy ou Hustler qui ont joué un rôle très important aux niveaux économique, culturel et légal dans la fondation du marché de la pornographie.

Que dirait Andrea Dworkin de la pornographie actuelle ? D'après Gail Dines, la pornographie constitue maintenant un problème de santé publique majeur. Des actes inhumains et dégradants comme l'éjaculation faciale, le gagging (étouffer une femme par fellation), les pénétrations multiples et simultanées sont monnaie courante dans la pornographie accessible gratuitement en ligne. La majorité des scènes

de films pornographiques comportent des actes de violence sexiste physique ou verbale à l'encontre des femmes. La pornographie véhicule des stéréotypes archaïques sur celles-ci et contribue à propager la culture du viol. D'autre part, Dines constate une plus grande perméabilité entre la pop culture et la porn culture, il n'est pas rare de voir parfois des actrices pornographiques sur des médias grands publics, ce qui contribue à populariser les messages diffusés par la pornographie. Un des plus grands studios de pornographie, Vivid Entertainment, dont les revenus sont estimés à 100 millions de dollars par an, se veut le représentant de l'aspect le plus acceptable de la pornographie, tandis que la catégorie dite « gonzo » produit des films beaucoup plus proches de la torture filmée. Les constatations de Dworkin dans les années 80 ne peuvent qu'être confirmées, la pornographie est plus déshumanisante que jamais.

Dworkin plaide pour que la pornographie soit considérée comme une atteinte aux droits humains, une atteinte aux droits civiques des femmes et soit qualifiée d'exploitation systématique d'un groupe en raison de son sexe. Elle se battait pour que la parole des survivantes soit entendue, et qu'il en résulte des politiques sociales ainsi qu'une législation des droits civiques afin de combattre ce fléau. Elle a pointé les similitudes entre la pornographie et la



traite, l'esclavage, elle a qualifié de torture, de traitement cruel, inhumain et dégradant les pratiques sexuelles dans la pornographie. Son analyse se révèle aujourd'hui terriblement juste et actuelle, à l'heure où la pornographie est encore plus violente qu'elle ne l'était à l'époque, son message de révolte doit nous inspirer dans la lutte pour la dignité.

Christine

LA PORNOGRAPHIE « LESBIENNE » : LA SEXUALITÉ ENTRE FEMMES POUR LE SEUL PLAISIR DES HOMMES...



Domination masculine, violences sexuelles, objectification et déshumanisation sont le lot des femmes dans un film pornographique. Qu'en est-il des lesbiennes ?

En plus d'être une école de la misogynie, le système pornographique est donc une école de la lesbophobie.

Avez-vous déjà tapé « lesbienne » dans un moteur de recherche ? « Vidéos de lesbiennes sensuelles qui savent se faire jouir », « deux succulentes jeunes femmes dans un porno lesbien » ou encore « du lourd entre ces deux lesbiennes en chaleur » sont les titres de films pornographiques qui sortaient immédiatement sur Google jusqu'en juillet 2019. Il fallait attendre la 14^{ème} position pour trouver un site définissant le lesbianisme. Depuis cet été et grâce à la mobilisation de plusieurs collectifs dont SEOLesbienne, les algorithmes ont été modifiés et les requêtes ne ren-

voient plus directement à du contenu pornographique.

Néanmoins, ne crions pas victoire si vite : ces résultats n'ont pas disparu dans leur ensemble. Ces contenus pornographiques sont en première page de l'onglet « vidéos » de Google et sur d'autres moteurs de recherches comme Qwant ou Yahoo. Quel est l'impact de ces résultats sur des - jeunes - femmes qui se questionnent sur leur sexualité et auraient l'idée de faire une recherche (et cela arrive tous les jours) ? Qu'est-ce que ça fait, de n'être représentée nulle part : à peine au cinéma, pas dans les livres d'histoire, pas autour de

soi... et que le seul endroit où accéder à une représentation de ce que c'est être lesbienne soit des vidéos porno dans lesquelles on n'existe que pour faire plaisir aux hommes ? C'est extrêmement violent.

Le constat est clair : les lesbiennes ne sont considérées que comme un fantasme sexualisé pour les hommes et sont des personnages pornographiques irremplaçables pour ces derniers. C'est en effet un des mots-clés les plus recherchés. Or les femmes dites lesbiennes qui apparaissent dans ces films jouent en réalité des personnages qui n'ont vocation qu'à satisfaire le désir de domination des hommes qui regardent ces vidéos. Rien que les termes utilisés en disent long : « gouines » (une insulte lesbophobe), « orgies lesbiennes » ou encore « lesbiennes en chaleur »... Dans ces films conçus pour un public masculin, les femmes lesbiennes sont soumises et font l'objet de violences lesbophobes.

Le visionnage de pornographie a des impacts sur les attitudes sexuelles notamment des adolescentes qui ont tendance à reproduire les scènes visionnées, pensant que ces vidéos participent de l'apprentissage de leur sexualité. En plus d'être une école de la misogynie, le système pornographique est donc une école de la lesbophobie. Pour les lesbiennes c'est la double peine : en tant que femmes elles sont dévalorisées, humiliées, violentées, et en tant que lesbiennes leur sexualité n'est pas respectée. Le couple lesbien n'existe pas sans homme et le plaisir sexuel lesbien est explicitement nié.

Ces films sont le reflet d'une société à la fois hétéronormée et lesbophobe. En effet, les poncifs de la pornographie font écho à la lesbophobie de l'ensemble de la société. Quand on voit deux femmes se caresser jusqu'à l'arrivée d'un homme, ça renvoie à l'idée que les femmes ne peuvent se passer d'homme et ça rappelle inévitablement ce que les lesbiennes entendent

trop souvent: « si t'es lesbienne c'est que t'as pas trouvé le bon! », « je vais te faire aimer ça » ou encore « mais c'est qui qui fait l'homme alors? » comme si certains n'arrivaient pas à accepter que des femmes refusent de coucher avec eux et n'aient pas besoin d'eux...

Nous ne sommes pas un fantasme! Nous sommes des personnes, nous existons et nous

avons le droit de vivre notre sexualité comme nous l'entendons: c'est-à-dire précisément sans hommes, et hors de leur regard contrairement à ce que cherche à montrer le système pornographique.

**Cécile Werey
et Morgane Diebold**

ORGANISATION

CULTURE REFRAMED, DE GAIL DINES

« Je suis le fils de mon père, il m'a appris à marcher, courir, voler... Mais il y a une chose qu'il ne m'a pas apprise: la sexualité, les filles [...] comment elles voudraient être traitées. [...] ». Cette alarmante constatation est faite dans la vidéo Parent Up! Talk to your son About porn produite par l'association Culture Reframed. La vidéo a été visionnée plus de 3000 fois et l'efficacité du discours déployée mérite qu'on s'attarde sur le travail de cette association créée par Gail Dines, autrice de l'essai Pornland. Culture Reframed, est née suite à un constat et une série d'urgentes interrogations: l'industrie du porno est florissante et bon marché. Elle produit une imagerie puissante qui abonde sur la toile. La confrontation à ces images est deve-

nue presque incontournable. Dans ce contexte, comment apprendre aux plus jeunes à lire ces images? Comment éviter que ces violences scénarisées ne soient assimilées à des violences normales, voire pire désirables? La réponse se trouve dans le slogan de l'association qui sonne comme un manifeste *Building resilience & resistance to hypersexualized media & porn*. L'association arme les familles et construit des ponts entre les générations. Son objectif est d'accompagner et d'encourager les familles à ouvrir le dialogue sur la sexualité, avec pour mot clef: la communication positive. Le site internet propose un vrai programme de lutte, précis, structuré et accessible à la manière des moocs (formation en ligne ouverte à tout.e.s). Ces kits pé-

dagogiques en plus d'être entièrement gratuits pour les familles, sont ajustés à tous les âges: parents de jeunes jumeaux? La section 1 vous invite à démarrer le dialogue avec vos enfants en essayant de cerner ce qu'ils savent (ou ne savent pas) déjà de la sexualité. La section 2 quant à elle, vous aide à aborder les notions de désir et d'intimité dans les liens. Voilà donc une initiative moderne, percutante, documentée et surtout salutaire pour accompagner les jeunes dans la construction d'une sexualité bienveillante en dehors des violents schémas d'oppressions sexistes véhiculés par les médias et le système porno-criminel.

Clémence

CULTURE REFRAMED
BUILDING RESILIENCE & RESISTANCE TO HYPERSEXUALIZED MEDIA & PORN

PAULINE A. : ET SI LE FÉMINISME NOUS RENDAIT HEUREUSES ?



Ex militante d'OLF, Pauline Arrighi est la créatrice du tumblr « Je connais un violeur », créé en 2013 (avant le mouvement #MeToo), blog qui permet de donner la parole aux victimes de viol et de rétablir la vérité : l'écrasante majorité des violeurs font partie de l'entourage voire de la famille des victimes. Elle est également autrice de deux ouvrages *Crimes et Délits cocasses* (2011) et *Et si le Féminisme nous rendait heureuses ?* (2019).

Ce dernier ouvrage prend la forme d'une parodie de livres de développement personnel, domaine qui illustre à merveille la doctrine libérale « si tu veux, tu peux » et qui ne rend heureux que les personnes qui vont déjà bien. L'objectif de cet essai est de faire prendre conscience aux femmes que le féminisme est l'outil d'émancipation idéal, celui qui leur permettra de prendre réellement confiance en elles tout en se délivrant des stéréotypes patriarcaux. Pauline Arrighi tourne en dérision le principe de la mode « détox » pour inciter ses lectrices à se débarrasser de ce poison venu de l'extérieur qu'est la domination masculine. C'est grâce au féminisme, méthode de bien-être accessible, que les femmes vont pouvoir s'en défendre.

Pauline Arrighi revient sur son expérience personnelle et fait preuve de pédagogie en ramenant constamment son vécu à des sources indispensables pour bien comprendre les inégalités qui existent toujours entre les femmes et les hommes (statistiques, liens, références bibliographiques, sites, vidéos...). Cet ouvrage peut être très utile pour une première approche du féminisme radical et permettre un rappel aux militantes confirmées.

En effet, à travers ce manuel d'autodéfense intellectuelle, à l'écriture fluide et plaisante, Pauline Arrighi nous donne des solutions contre les répliques cultes des masculinistes telles que « c'est de l'humour ! » ou « mais pourquoi tu t'énerves ? Ce n'est pas si grave ! ». L'autrice nous permet de parer ce type de rhétorique : non, ce n'est pas drôle et personne ne doit nous expliquer ce que nous sommes

censées ressentir ou non. Nous avons toutes le droit d'être en colère lorsque l'on voit l'état actuel de la société. Pauline Arrighi rétablit les choses : le problème ne vient pas de nous mais du système patriarcal.

Notons que l'autrice use allègrement de pointes d'humour très appréciables, apportant parfois de la légèreté lors de l'évocation de sujets pourtant graves sans jamais occulter le sérieux de la chose.

Pauline Arrighi revient également sur la vision actuelle du consentement : les femmes acceptent le rapport sexuel mais dans un cadre de contraintes et de pressions sociétales contre lequel nous devons lutter (par exemple : certaines lesbiennes qui voient le rapport hétérosexuel comme un passage obligé avant de se tourner vers les femmes ou certaines femmes qui n'osent pas refuser de finir la soirée chez leur prétendant après un rendez-vous par crainte de vexer ou de passer pour une « coincée » ou une « allumeuse » ...). L'autrice déculpabilise les victimes de violences physiques, psychologiques et sexuelles (harcèlement, agressions, viols...).

L'objectif de « Et si le Féminisme nous rendait heureuses ? » est de renforcer l'estime de soi des femmes qui continuent chaque jour à être en proie à de lourdes injonctions concernant leur corps et leur façon d'être. Or, il est essentiel de pouvoir se porter un amour inconditionnel, comme on le ferait avec un membre de sa famille. Il est plus que nécessaire de sortir des objectifs de beauté assermentés par le patriarcat qui sont contraignants, souvent contradictoires et qui alimentent la vulnérabilité des femmes (minceur voire maigre, vêtements serrés, talons hauts entravant une démarche fluide...) et à lutter contre la misogynie intégrée (à la fois la nôtre et celle des autres). Concernant ce dernier point, Pauline Arrighi revient sur les figures féminines que la société a pris l'habitude de détester et met en valeur la sororité, nécessaire à notre bien-être, car le patriarcat a toujours cherché à nous

OSEZ LE FÉMINISME !

se bat au quotidien pour l'égalité, avec ténacité, humour et toute l'énergie de ses bénévoles. Vos soutiens sont indispensables pour organiser nos actions féministes tout au long de l'année. Grâce à vos dons, nous allons féminister le monde !

Osez le Féminisme ! est une association reconnue d'intérêt général et vos dons seront donc déductibles de vos impôts à hauteur de 66%.

Grâce à cette déduction fiscale un don de 100€ vous revient à 34€, un don de 50€ vous revient à 17€ et un don de 15€ ne vous coûte finalement que 5€.

www.osezlefeminisme.fr
contact@osezlefeminisme.fr

Envoie par courrier à cette adresse :
Maison de la Vie Associative et Citoyenne,
22, rue Deparcieux
75014 Paris

Suivez nous



Illustration : Alice D - Graphisme : Estelle Grossias

diviser et à nous isoler, ce qui représente en soi une source de malheur.

L'auteur·rice insiste sur le fait que la société doit revoir ses réflexes et se recentrer sur les expériences et points de vue des femmes. Il est également nécessaire de déconstruire des clichés bien ancrés et très néfastes pour les femmes comme le sado-masochisme (revu en force et totalement banalisé après la parution de *Cinquante Nuances de Grey*) ou le système prostitutionnel et pornocriminel qui est vu comme un « mal nécessaire » permettant d'endiguer les soi-disant pulsions sexuelles irrépressibles des hommes voire

comme une source d'émancipation.

Ce livre est donc à mettre entre toutes les mains et nous invite à aller plus loin sur la route du bonheur qu'est le féminisme.

Meryl

CHRONIQUE DU SEXISME ORDINAIRE

LA RENTRÉE SCOLAIRE OU LE PAROXYSMES DE LA CHARGE MENTALE

« Tu demanderas à ta maman de bien penser à ramener un certificat médical pour demain. » Scène ordinaire dans la vie d'une mère. Ce genre de petites phrases, demandes directes des professionnel·le·s de l'enseignement aux mères, ou indirectes via leurs enfants, est le lot quotidien des femmes, qui se voient rappeler sans cesse leur rôle de mère, dont le dévouement doit être sans limite ; là où les pères vont majoritairement être cantonnés aux rôles de soutien, de back-up. Encore en 2019, chez les parents hétérosexuels, les femmes sont attendues au tournant sur leur implication dans la vie de famille, où leur disponibilité dans la gestion quotidienne de la famille doit être totale, alors que le taux d'activité des femmes entre 25 et 49 ans en France atteint 83% en 2018, jamais aussi proche que celui des hommes (93%).

Et malheur à celles qui ont des couacs dans leur organisation familiale : une réunion parents d'élèves manquée ? Un panier-repas oublié pour la sortie scolaire ? C'est aux mères que sera adressé un message ultra culpabilisant où le « bien-être de l'enfant » est instrumentalisé pour inculquer la haine de soi aux mères épuisées. La rentrée scolaire est ainsi le paroxysme de la charge mentale qui pèse sur elles : achats de fournitures, inscriptions administratives (formulaires administratifs pléthoriques, inscriptions à la cantine et aux activités périscolaires, avec photos d'identité, certificat médical et autres justificatifs à fournir de fa-

çon « impérative »), recherche et embauche d'une garde d'enfant, prises de rendez-vous médicaux, réunions des parents d'élèves... Quelle mère n'a jamais désespéré dans les rayons d'un supermarché début septembre à chercher les « pages-petits-carreaux-grands-formats-doubles-uniquement » en maudissant l'enseignant·e prescripteur·rice ? Le père est lui davantage perçu comme « chef de famille », qui, s'étant délesté de ces considérations matérielles et logistiques sur la mère, sera sollicité pour des choses jugées « importantes » comme les résultats scolaires ou le choix d'orientation de l'enfant.

À la réunion de rentrée, devant le diaporama très complet de la maîtresse, un père réplique sans ambages : « Vous pouvez nous envoyer votre powerpoint par e-mail ? C'est pour ma femme [Ndlr : qui n'est pas là], parce que je n'arriverai jamais à tout retenir ». Il était ainsi acté et assumé par le père que les informations pratiques comme le jour de piscine (qui pensera au sac de piscine ?), ou les attentes en termes de devoirs et leçons à apprendre, relevaient de la seule responsabilité de la mère, et que même simplement lui transmettre ces informations, c'était encore trop pour lui !

Juliette Olivier et Céline Piques

Nom : _____
 Prénom : _____
 Adresse : _____

 Ville : _____
 Date de naissance : _____
 Téléphone : _____
 Mail : _____
 Signature : _____

FAITES UN DON !

Je donne une fois :

20€ 30€ 50€ 100€

Autre montant : _____ €

Paiement : Espèces Chèque

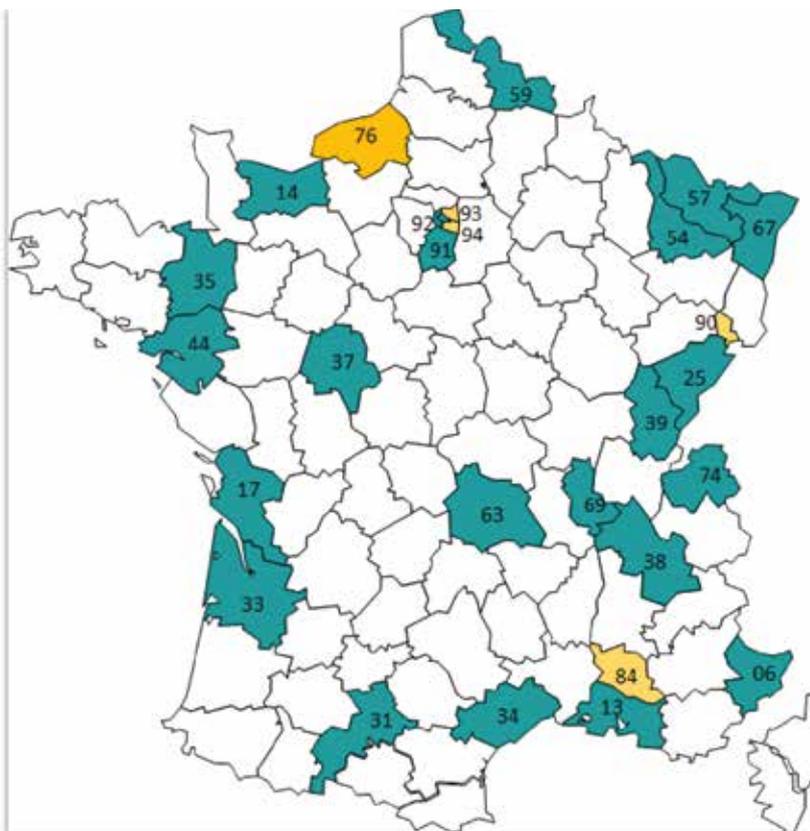
Je donne tous les mois :

Rendez-vous sur notre page :

<http://osezlefeminisme.fr/soutenir/>

« PARCE QUE NOUS CONSIDÉRONS QUE L'ÉMANCIPATION DE TOUTES ET TOUS PASSE PAR L'ÉGALITÉ FEMMES-HOMMES, NOUS NOUS RASSEMBLONS, MILITANTES ET MILITANTS, POUR PRENDRE PART AU COMBAT FÉMINISTE, À LA LUTTE CONTRE LES VIOLENCES MASCULINES ENVERS LES FEMMES ET LES FILLES ET CONTRE LE SYSTÈME DE DOMINATION QU'EST LE PATRIARCAT. NOUS DÉFENDONS LES DROITS UNIVERSELS ET INALIÉNABLES DE TOUTES LES FEMMES, DANS LEUR SPÉCIFICITÉ. L'ANALYSE DE L'IMBRICATION DES STRUCTURES D'OPPRESSION, PATRIARCAT, RACISME, ET CAPITALISME, DOIT ÊTRE AU COEUR DE NOTRE MILITANTISME POUR NE LAISSER AUCUNE FEMME DE CÔTÉ. »

Les campagnes et actions d'Osez le féminisme! existent grâce à l'engagement de militant.es bénévoles qui donnent de leur temps, partagent leurs compétences au service de nos combats féministes. Vous aussi, vous pouvez vous engager, il y a certainement une antenne près de chez vous:



Comité de rédaction :

Céline Piques

Logo :

Mila Jeudy

Maquette :

Lucie Contzeville

Éditrice :

Osez le Féminisme!

Directrice de publication :

Céline Piques

Dépôt légal :

Bibliothèque Nationale de France, ISSN2107-0202 -

Imprimerie :

Online Printers

Vous souhaitez recevoir le journal, participer à sa rédaction ou à sa diffusion ?

CONTACTEZ-NOUS !

Envoyez vos coordonnées : contact@osezlefeminisme.fr